

LES DE DÉTROIT RUINES

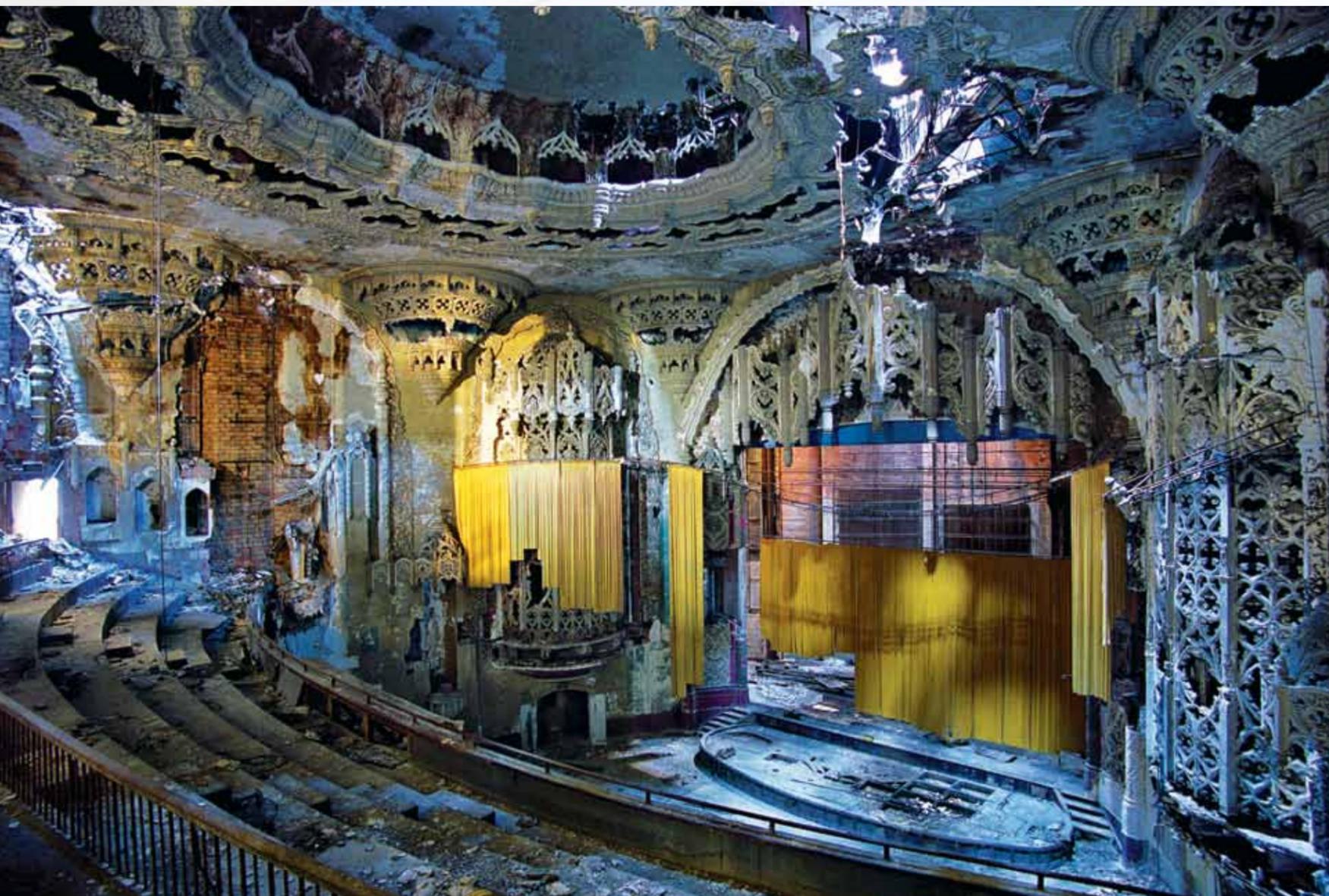


Text_ anne laure M.
Layout_ Kevin Roth

LE REGARD D'YVES MARCHAND & ROMAIN MEFFRE

DÉTROIT: 2 MILLIONS D'HABITANTS EN 1950, 710 000 AUJOURD'HUI, CHERCHEZ L'ERREUR! CET ÉCART, LA VILLE LE DOIT À LA DÉSINDUSTRIALISATION, QUI A LAISSÉ À L'ABANDON DES QUARTIERS ENTIERS DE CET ANCIEN FLEURON DE LA PRODUCTION AUTOMOBILE. SEUL TÉMOIN DE LA GLORIEUSE «MOTOR TOWN»: DES RUINES MONUMENTALES. UNE MINE D'OR POUR LES PHOTOGRAPHES YVES MARCHAND ET ROMAIN MEFFRE QUI LUI DEDIENT 5 ANS DE LEUR VIE ET UN LIVRE.





« Les ruines de Détroit », c'est un sujet ça? Bien plus qu'un simple sujet d'actualité, c'est un puits d'histoire que découvrent les Français Yves Marchand et Romain Meffre à leur arrivée dans les quartiers abandonnés de la ville. Certains n'y verraient que désolation, ils préfèrent l'idée de musées à ciel ouvert. Pour eux, « les ruines sont les symboles visibles et les marqueurs de nos sociétés et de leurs changements, des petites pièces d'histoire en suspension ». Nulle civilisation ne peut prétendre à l'éternité, pas même les plus bling-bling. Détroit en est la preuve vivante. Ses ruines représentent « le résultat d'un changement volatile » résumant justement les deux photographes, le symbole de « la chute d'un empire ». Pourquoi? La désindustrialisation. Comment? Peu à peu, en quelques générations.

DE « MOTOR TOWN » À LA VILLE MORTE

Autrefois appelée « Motor town » (« la ville du moteur ») – qui a d'ailleurs donné son nom au célèbre courant musical du cru, le Motown – Détroit est pendant longtemps considéré comme la capitale mondiale de la production automobile. Une sorte de Silicon Valley de l'époque. Convertie au fordisme (la religion de la production de masse et du travail à la chaîne), l'industrie du début du siècle attire des milliers de migrants en quête de rêve américain – travail, pognon, maison, famille. À son âge d'or en 1950, la population atteint 2 millions de personnes, ce qui en fait alors la 4ème plus grande ville des Etats-Unis.

Mais l'automobile amène les gens plus vite et plus loin. Les routes, les autoroutes et les parkings remodelent le paysage. Tant et si bien que dans le courant des années 50, les usines se déplacent en périphérie. La classe moyenne blanche commence à quitter le centre-ville pour s'installer dans les nouvelles banlieues fabriquées en série. La désindustrialisation et la ségrégation augmentent. L'esprit rassembleur du Motown s'effiloche. En 1967, les tensions sociales et raciales explosent, ce qui donne lieu à l'une des émeutes urbaines les plus violentes



de l'histoire américaine. L'exode s'accélère. Des quartiers entiers sont désertés peu à peu jusqu'à tomber dans l'obsolescence. En cinquante ans, Détroit perd la moitié de sa population, et devient LA ville-fantôme.

DES VESTIGES QUI INTERROGENT

Aujourd'hui, comme nulle part ailleurs, les ruines de la ville ne sont pas isolées du reste de l'environnement urbain. Avec pas moins de 70 000 bâtiments abandonnés, 31 000 maisons vides et 90 000 terrains vacants, ils sont devenus une composante naturelle du paysage. De splendides monuments délabrés dans un état proche de la momification. N'avons-nous pas justement affaire à des sortes de pyramides d'Égypte, de Colisée de Rome, ou d'Acropole d'Athènes? C'est du moins le regard adopté par Yves Marchand et Romain Meffre qui, de 2005 à 2010, ont immortalisé ce que tout le monde croyait mort. Au gré des photographies, on débarque dans un monde qui semble revivre par le simple regard qu'on porte sur eux. On s'introduit dans le coffre-fort de l'ancienne Banque Nationale de Détroit aux casiers encore entre-ouverts, qui donnent juste l'envie d'y jeter un coup d'œil (au cas où!), puis dans le grandiose United Artists Theater, dont on attend patiemment de revivre le spectacle lyrique, dans la salle de danse du Lee Plaza Hotel avec son piano à queue basculé, chez le dentiste du 18ème étage de la David Broderick Towel ou sur les bancs de la St Margaret Mary School. Chaque lieu nous déboussole un peu plus. Et au loin, des ruines, toujours des ruines.

Le positif? Une scène hip-hop en ébullition et un prix de l'immobilier le plus bas de tous les États-Unis! Il ne vous manque que la Green Card et la pensée d'Héraclite dans un coin de votre tête: «Une seule chose est constante, permanente, c'est le changement. Tout passe et rien ne demeure.»

Et si notre société était la prochaine sur la liste? Que penseraient les photographes et plus tard, les archéologues, de cette société qui scie la branche sur laquelle elle est perchée? Peut-être qu'elle était un peu «Détroite d'esprit».

